

François Mathieu

Pierre Klossowski
écrivain, dessinateur et traducteur

Pierre Klossowski s'est éteint le dimanche 12 août 2001 à son domicile parisien, quelques mois après son frère, le peintre Balthus, de trois ans son cadet. Né le 9 août 1905, il venait d'avoir quatre-vingt-seize ans. « Retenez bien ceci pour la joie de mes détracteurs, déclara-t-il un jour, je ne suis ni un *écrivain*, ni un *penseur*, ni un *philosophe* – ni quoi que ce soit dans aucun mode d'expression – rien de tout cela avant d'avoir été, d'être et de rester un monomane. » Un *monomane* à l'esprit éclectique.

Pierre et Balthazar Klossowski ont grandi dans une famille d'artistes intellectuels : un père peintre, historien d'art et scénographe, une mère peintre également (elle a été élève de Bonnard). Dès 1914, la famille quitte Paris pour la Suisse, puis l'Allemagne et l'Italie. En 1923, Pierre revient à Paris, où il sera quelque temps secrétaire d'André Gide, tout en suivant des cours à l'École des hautes études, et étudiera la philosophie scolastique et la théologie.

Son éclectisme, Pierre Klossowski va le mettre au service de l'écriture, du dessin et de la traduction. La théologie habite ses romans, dont sa trilogie considérée comme son œuvre maîtresse, *Roberte ce soir* (Minuit, 1954), *La Révocation de l'édit de Nantes* (Minuit, 1959) et *Le Souffleur ou le Théâtre de société* (J.-J. Pauvert, 1960). Considérant que le corps n'est rien et que l'âme est tout, il y tient les excès sexuels pour naturels, l'érotisme devenant alors un instrument de connaissance. Cet érotisme réfléchi, soumis à un regard curieux, sensuel et ironique deviendra la principale source de ses dessins à partir de 1970, moment où, dans l'écriture, il commence à

privilegier l'essai avec, en particulier, *Les derniers travaux de Gulliver* suivi de *Sade et Fourier* (Fata Morgana, 1974).

L'éclectisme de Pierre Klossowski devait, comme une nécessité impérieuse, passer par la traduction, la nourrir. Par l'intermédiaire de sa mère – l'une des passions amoureuses de Rainer Maria Rilke – il avait fait la connaissance du poète allemand qui l'introduirait auprès d'André Gide. Mais c'est en la compagnie du poète Pierre Jean Jouve et de celui qui allait devenir l'un des plus grands traducteurs français du XX^e siècle, Pierre Leyris*, qu'il publiera ses premières traductions, *Poèmes de la folie* de Hölderlin et *Le Verdict* de Kafka – se faisant ainsi, aux côtés d'Alexandre Vialatte, l'un des introducteurs en France d'une œuvre majeure, fondatrice. Se succéderont des traductions de l'allemand et du latin, d'auteurs aussi importants que Nietzsche, Wittgenstein, Heidegger d'un côté et Virgile de l'autre. Sa traduction de l'*Enéide*, en 1964, fait scandale : le traducteur y plie le français à l'ordre des mots latin. Michel Foucault, dans la Revue de la NRF, voit dans cette nouvelle version « comme le négatif de l'oeuvre : elle est sa trace creusée dans la langue qui la reçoit ». La langue est traitée là de façon essentiellement picturale. Ce Virgile nouveau, qui avait de quoi décoiffer la Sorbonne, marque une date dans l'histoire de la traduction. Il deviendra vite un classique.

Pierre Klossowski a reçu en 1982 le Grand Prix national des lettres.

Principales traductions de l'allemand :

Friedrich Hölderlin, *Poèmes de la folie* (avec Pierre Jean Jouve), éd. Fourcade, 1930 ; Gallimard, 1963. Franz Kafka, *Le verdict* (avec Pierre Leyris), in *Bifur*, 30 avril 1930. Johann Georg Hamann, *Méditations bibliques*, Minuit, 1948. Friedrich Nietzsche, *Le Gai Savoir*, Club français du livre, 1954 ; Gallimard, 1967. Paul Klee, *Journal*, Grasset, 1959. Ludwig Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophique*, Gallimard, 1961. Martin Heidegger, *Nietzsche*, Gallimard, 1971

et du latin :

Suétone, *La Vie des douze Césars*, Club français du livre, 1959. Virgile, *L'Énéide*, Gallimard, 1964 ; André Dimanche, 1989.

(*) Voir *TransLittérature*, n°21, été 2001.